

Zeitschrift:	Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas
Herausgeber:	Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)
Band:	6 (1984)
Artikel:	Le fonds monique Saint-Hélier : premiers pas dans le labyrinthe
Autor:	Seylaz, Jean-Luc
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-253472

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE FONDS MONIQUE SAINT-HÉLIER: PREMIERS PAS DANS LE LABYRINTHE

On savait depuis longtemps que *Le Martin-pêcheur* et *L'Arrosoir rouge* (les deux derniers romans publiés par Monique Saint-Hélier en 1953 et 1955) n'étaient qu'une partie d'un vaste ensemble, et que son éditeur l'avait obligée à sacrifier des centaines de pages. Plus d'un lecteur rêvait sur cette «suite», dont les contraintes de l'édition puis la mort de l'auteur nous ont privé.

Aujourd'hui, le Fonds Saint-Hélier est à Lausanne, enfin accessible. Que contient-il? Pourrait-on envisager la publication d'inédits? On trouvera ici les premiers résultats d'une recherche en cours.

«Monique laisse une masse considérable de manuscrits. Elle disait 'environ 3000 pages'. Je pense qu'elle était au-dessous de la vérité.¹»

Ce sont effectivement des milliers de pages que j'ai lues, réparties dans des chemises dont les titres multiples et les dates corrigées révèlent qu'elles ont servi à plus d'un classement. On y entrevoit les affres de l'écrivain dans cet effort répété pour tenter de garder la maîtrise d'une «prolifération anarchique». Il manque toujours des pages, en copie chez l'une de ses dactylographes; qui sont «ailleurs» (à Paris quand elle travaille à Chambines) ou qui ont passé dans ce qu'elle appelle «la copie». Et comment classer méthodiquement, quand cette opération n'est guère compatible avec sa façon de travailler et avec la nature même de l'œuvre en cours: un récit qui n'est ni linéaire ni chronologique, mais associatif et polyphonique. Un épisode comporte souvent des versions différentes, entre lesquelles l'auteur n'avait pas encore choisi; celles-ci sont tantôt classées dans des dossiers distincts, tantôt réunies dans la même chemise. Tel classement vise déjà la composition à venir: deux épisodes différents placés côte à côte annoncent un «embranchements», auquel ne manque plus que la couture définitive.

Le travail de composition se reflète aussi dans la pagination. Les séquences portent jusqu'à quatre numérotations différentes: signes de copie successives, de projets qui ont varié, d'entreprises inachevées d'intégration à un ensemble encore en formation.

Pour se faciliter la tâche, l'écrivain inscrit volontiers, à gauche ou à droite au haut de la feuille, une ou plusieurs indications. Par exemple : Une paroisse troublée/Sisy de la Tour/Le manteau rouge. Soit : le titre du chapitre ou du volume dans lequel le passage devait s'insérer, le personnage acteur, le motif (ici le manteau flamboyant de Nathalie Alérac, que Sisy porte en souvenir de la défunte).

A l'intérieur des dossiers, Monique Saint-Hélier a souvent constitué des liasses, comprenant généralement une version manuscrite ; une ou plusieurs dactylographies (en doubles) de cette version, sur lesquelles elle a retravaillé ; une nouvelle dactylographie qui, lorsqu'elle est sans retouches, pourrait constituer la version momentanément définitive.

Il est donc excessif de prétendre qu'on se perd dans cette masse de feuillets. Mais combien de fois, quand rien ne le laissait prévoir, suis-je retombé sur les mêmes pages, avec le sentiment de n'avoir pas avancé. — Une fois de plus, les récurrences chères à Monique Saint-Hélier, ces reprises qui rendent si difficile, sinon la mémorisation de l'œuvre, du moins la localisation de tel passage qu'on se souvient d'avoir lu. Combien de fois aussi, au moment où je croyais que le texte allait me livrer un secret, ai-je été frustré : quelques pages manquent ou la liasse s'interrompt juste avant. Sur le secret de Graew, sur Patricia, l'un des personnages les plus énigmatiques de l'œuvre, je crois en savoir un peu plus aujourd'hui. Mais ce ne sont que des indices : son nom de jeune fille (van Loo), ses liens avec certains des Alérac, un mystérieux compte à régler, qui expliqueraient son comportement si réservé, mais aussi le spectacle qu'elle donne (lors des funérailles d'Alexandrine) d'une beauté *libérée* qui frappe tous les assistants. J'ai découvert aussi comment l'auteur envisageait de résoudre l'énigme de la naissance de Catherine : elle aurait été la fille naturelle de Valentin Balagny, l'oncle de Jérôme, en partie responsable du suicide de Gwen.

Mais tout comme Catherine dans l'obscurité de la maison Balagny, j'ai souvent erré d'une séquence à l'autre, incertain de leur articulation chronologique et narrative : à quel moment étais-je de la nuit et de la narration ; et quel a bien pu être l'itinéraire de l'héroïne dans le dédale des *Trois-Maisons* ?

Pour le moment, que peut espérer le chercheur ? Reconstituer le manuscrit original avant toute intervention de l'éditeur ? Ou la version no 7 qui aurait été, à un moment donné, l'état « définitif » du *Martin-pêcheur* ? Ou encore se faire une idée de ce qu'aurait pu devenir cette « chronique ouverte », au-delà de ce que nous en connaissons déjà ?

Avant toute chose, essayons de fixer quelques points d'histoire :

l'aventure dramatique des manuscrits du *Martin-pêcheur*, telle que les documents conservés permettent de la reconstituer approximativement².

«Et cette œuvre était *une*, et Monique y travaillait depuis quinze ans» (Blaise Briod à Jean Blanzat, 18.2.53). Effectivement, Monique Saint-Hélier, en 1937 déjà, demandait à Lucien Schwob «des renseignements pour que Lopez puisse partir en Espagne». Et elle lui écrivait, le 20.4.37: «Lopez part en Espagne. Je dois avouer qu'il s'y rend très lentement, entre mille ratures, sur un papier tout barbouillé de petits dessins «d'impuissance». Quinze ans plus tard, l'auteur résumait ainsi, à l'intention des éditeurs, le chapitre Le Caballero: «Lopez va demander à Saint-Jacques de Compostelle de lui donner Catherine. Il voyage avec un cirque, il peint des enseignes de boutiques, il sculpte des Christ» (à Jean Blanzat et Bernard Privat, le 24.10.52). — Ah! les présents verbaux de Monique Saint-Hélier! Qu'est devenu ce Lopez en Espagne, dont je n'ai trouvé nulle trace dans les dossiers? L'histoire de l'œuvre en cours a dû comporter plus d'un manuscrit imaginaire ou abandonné.

En 1945, Monique Saint-Hélier signe avec la maison Grasset un contrat pour *Le Martin-pêcheur* (un ou deux volumes) et les cinq prochains volumes qu'elle écrira. «A la signature du contrat et en présence des manuscrits, on avait envisagé, pour chacun des volumes, le type *Retour au pays natal* de Thomas Hardy, soit six ou sept cents pages par volume» (lettre à Grasset, 17.3.51). A Lucien Schwob, elle dira: «deux volumes de huit cents pages». — Monique Saint-Hélier triche toujours un peu avec les chiffres: elle a besoin de tant d'espace pour que son œuvre puisse s'y déployer. L'édition-référence du roman de Hardy comporte en réalité 536 pages. L'auteur prétend s'être imposé de respecter cette norme (à peine plus d'un million de signes). Cependant le manuscrit retravaillé et réduit dont elle réclame la publication intégrale compte, nous le savons par le calibrage de l'imprimeur de Grasset, près d'un million et demi de signes.

Dès 1945, il existe donc un manuscrit volumineux, que certains ont vu, et qui n'avait sans doute pas fini de croître.

En juillet 1950, Monique Saint-Hélier s'inquiète. Elle ne sait toujours pas si son grand roman paraîtra chez Grasset.

Le 17.1.51, Grasset lui écrit: «Jean Blanzat [...] m'a parlé du nouveau texte qui pourrait paraître sous le titre «LE MARTIN-PÊCHEUR». Mais il me dit que le texte qu'il a vu [*lu corrigé en vu*] est beaucoup trop volumineux pour constituer un seul livre et qu'il y aurait là matière à 4 ou 5. Ne vous serait-il pas possible de nous donner sans trop de retard un texte représentant l'importance

d'un volume de 300 pages environ ? La publication du reste devant suivre à un intervalle à fixer». A ce moment-là, l'éditeur souhaite donc faire paraître rapidement (Monique Saint-Hélier n'a rien publié depuis 1936) le premier volume «de votre nouveau cycle» (19.4.51). Et dès fin juin le projet se précise : le livre pourrait être publié dans la série des *Cahiers verts*, collection prestigieuse mais qui — le prix des volumes étant fixé d'avance — impose des contraintes rigoureuses en ce qui concerne le nombre de pages.

Telle fut l'origine du drame. Monique Saint-Hélier, sans doute dès le printemps 1951, entreprend de réduire son roman. «J'ai dû ramener cette construction polyphonique aux répons multiples et secrets d'abord à un seul volume de huit cents pages» (à Lucien Schwob). «Car c'est un travail aride que celui qui consiste à détruire chaque jour ce qu'on avait construit dans la chaleur de la vie et dans la prolifération anarchique d'une création romanesque qui voyait sa vérité et sa nécessité précisément dans ce mouvement. J'ai détruit des centaines de pages. Ce que vous avez maintenant représente *la version 7*. Donc sept fois de suite, j'ai démembré une œuvre dont toute la logique est secrète et non apparente — mais *féroce*. C'est cette férocité camouflée qui m'a donné tant de mal, rompue cette logique disloquait le travail, non pas seulement en blocs romanesques divergents mais les centaines d'accords polyphoniques qui unissent, séparent, apprivoisent ou rejettent les pensées et les cœurs de tous les personnages dont certains sont des morts, d'autres des vivants — plusieurs d'entre eux ne se rencontreront même pas, ou alors, dans le secret des pensées, là où nous fixons nos rendez-vous les plus ardents» (à Jean Blanzat, le 27.9.52).

De cette version 7, l'axe et le motif dominant étaient «la longue nuit de Catherine» jusqu'au réveil de Balagny (*Le Martin-pêcheur*, c'est «l'éclairage Balagny»); nuit difficile dans laquelle l'histoire d'Abel et la scène au cimetière venaient s'insérer comme une «plage romanesque» reposante — et un rappel de la présence tutélaire des Alérac. «Une symphonie en trois mouvements», pour reprendre la formule de Blaise Briod.

En septembre 1952, Privat (qui l'attend depuis juillet 1951) est en possession d'un manuscrit qui ferait près de 700 pages imprimées. Impossible, à tous égards. La solution des *Cahiers verts* ayant prévalu, il fallut à nouveau amputer et recomposer : les éditeurs exigent un roman qui soit un tout en lui-même.

«Quand il s'est agi d'extraire le 'premier mouvement' de cette symphonie, il a fallu démembrer les deux autres 'mouvements', pour en retirer ce qui devait expliquer ou compléter certaines phases

du premier, ou, suivant les cas, pratiquer l'opération inverse : retirer de la première partie ce qui n'avait de sens qu'en corrélation avec tels passages des deux dernières, et le transférer à celles-ci. [...] en réalité, Monique a dû entièrement récrire *Le Martin-pêcheur* et *L'Arrosoir rouge*, modifiant non seulement le texte mais remaniant sa composition» (Blaise Briod à Maurice Zermatten).

Les lettres conservées permettent d'entrevoir cette dramatique négociation de l'automne 1952. Monique Saint-Hélier se bat, faisant valoir la nécessité «structurelle» (à l'intérieur de la version 7) de chaque épisode qu'on lui demande de sacrifier ; cherchant aussi à sauver tout ce qui, dans cette version refondue, est déjà l'amorce des volumes suivants. «Vous allez encore diviser cette œuvre ? C'est impossible. D'elle dépendent : *Christie*, l'*Atelier B*, l'*Antiquaire*. *Christie* et l'*Atelier B* sont détachés de *Taby et les valets*, l'*Antiquaire d'Agar* [Itinéraire à deux] — Ceci pour le monde Balagny. S'avance le monde Alérac avec : *La Montre chinoise*, *Une Paroisse troublée* — Et ceci se détache d'*Agar* qui forme le centre du M.P., une charnière entre le monde Balagny et le versant Alérac. Ces livres devraient paraître très rapidement. *Christie* surtout» (à Jean Blanzat, le 27.9.52).

Après avoir proposé en vain une autre solution : deux volumes simultanés, l'un aux *Cahiers verts*, l'autre hors série, Monique Saint-Hélier finit par se résigner à ce que la fameuse nuit soit coupée en deux. Le 24.10, elle accepte la table des matières du *Martin-pêcheur* tel qu'il a été publié, et fixe en même temps celle du volume II, qui s'intitulera *Agar*. Ce sommaire :

Monsieur Amer

Espèce de prologue fantastique ; M. Amer, c'est le Froid, qui règne en maître cette nuit-là

Deux ans sans Lopez
(l'Aloès)

L'Aloès est le nom donné à la maison Balagny par Catherine et Lopez

Itinéraire à deux

Le Réveil de Balagny

(Aquarium, le petit déjeuner)

L'Aquarium, c'est le bain de Balagny.

correspond exactement à ce que Blaise Briod désigne comme les «chutes», les «amputations d'octobre» et qu'il réclame à Blanzat, le 13.2.53, pour que Monique Saint-Hélier puisse les retravailler.

Durant ces mois de crise de l'hiver 52-53, le souci majeur de Monique Saint-Hélier n'est pas de sauver Abel et l'arrosoir rouge, auxquels elle paraît avoir momentanément renoncé (et Blaise Briod n'en fait pas mention dans les «chutes»). Ce qui la préoccupe, c'est le sort d'*Agar*, cette seconde moitié de la nuit qu'il importe de faire paraître le plus rapidement possible. Le 11.12.52, Privat lui confirme l'engagement des éditions Grasset de publier *Le Martin-pêcheur, Agar* et les deux volumes suivants. Et le 29.12: «Disons, cependant, qu'il paraîtra dans les douze mois qui suivront la publication du *Martin-pêcheur*».

Le dernier roman publié fut néanmoins *L'Arrosoir rouge*, dans lequel *Agar* est annoncé comme «à paraître».

Monique Saint-Hélier a-t-elle préféré respecter l'ordre initial («dans la composition idéale du *Martin-pêcheur, L'Arrosoir rouge* formait une pause entre *Le Martin-pêcheur* et *Agar*», rappelle-t-elle à Privat le 2.11.54). Le remaniement indispensable de *L'Arrosoir rouge* fut-il plus facile à mener à chef? Dans sa dernière lettre à Lucien Schwob, le 3.2.55, quelques semaines avant sa mort, elle écrit: «Vous recevrez de moi *L'Arrosoir rouge*. Trop fatiguée pour vous expliquer comment *Agar* s'est transformée en arrosoir. *Agar* doit sortir en septembre. Ceci n'est qu'un prélèvement. Ah! les éditeurs — les voilà nos ennemis».

Toujours est-il que le 9.10.54, répondant à une lettre perdue de Blaise Briod, Privat écrit: «Oui, je pense qu'on pourrait publier *L'Arrosoir rouge* séparément. Mais publier deux livres coup sur coup, est-ce bien adroit? Nous en reparlerons, envoyez les textes». Tout alla très vite. Le 25.1.55, Privat, envoyant le contrat pour *L'Arrosoir rouge*, demandait le retour des épreuves corrigées pour la fin de la semaine: «Peut-être ainsi pourrions-nous paraître fin février». L'achevé d'imprimer est du 24.2.55.

Quant à ce qu'aurait dû être cette *Agar* «à paraître»³, troisième volet retravaillé de la version 7, nous ne le saurons jamais, les remaniements nécessaires n'ayant pu être achevés. «Or, pour *Agar*, ce travail n'est pas fait: c'est précisément la tâche qu'elle se proposait d'entreprendre au moment de Noël [1954], quand elle a dû tout abandonner — pour un temps, croyait-elle, car elle m'a souvent parlé de ses projets pour ce nouveau volume. Cette nuit coupée en deux n'a cessé de la tracasser et elle se demandait si elle ne devrait pas faire revenir Catherine une seconde fois dans la maison de Balagny, au lieu de la faire errer, si je puis dire, depuis *Le Martin-pêcheur* jusqu'à *Agar* [les dossiers portent trace de ce projet]. Nous avons bien souvent discuté le pour et le contre, sans conclure, sans qu'elle ait conclu. De même pour le choix des matières» (Blaise Briod à Maurice Zermatten).

A partir de cette reconstitution (approximative) de l'histoire du texte, ces deux questions :

Y a-t-il des chances de reconstituer, à l'aide des dossiers, ce que fut le 1^{er} état, les milliers de pages que Blanzat a vues et qui ont effrayé l'éditeur ?

Est-il possible, à partir des deux romans publiés et des dossiers, de reconstituer le 2^e état, la version 7, qui pourrait être la « copie » dans laquelle Monique Saint-Hélier dit avoir fait passer certaines pages absentes des dossiers ?

Question préalable : l'auteur a-t-il jamais été en mesure de montrer aux lecteurs de Grasset une version « arrêtée » de ce qui fut le 1^{er} état ? La « prolifération anarchique » qui était son lot (sa vocation et son tourment), l'impossibilité où elle a été, pour la version 7, de « lâcher » son manuscrit autrement que morceau par morceau, ses scrupules d'écrivain et sa méthode de travail, tout incite à répondre par la négative.

Qu'il y ait eu, au moment de la signature du contrat initial, une masse « en travail » représentant des milliers de pages dactylographiées me paraît en revanche assuré. Monique Saint-Hélier travaille à ce nouveau roman depuis sept ou huit ans. Elle écrit : « *L'Anti-quaire* avait 400 pages ». « *L'Aloès* en version originale comprend 1240 pages dactylographiées ». Mais elle confie aussi à Jean Blanzat : « J'ai détruit des centaines de pages ».

Il ne faut donc pas espérer pouvoir reconstituer un ensemble qui aurait été le manuscrit de 1945. Repérer dans les dossiers tout ce qui a pu en être conservé ? L'entreprise est problématique. Les versions ne sont pas datées. Leur numérotation a pu ne commencer qu'à partir du travail de refonte qui a abouti à la version no 7. Quant aux textes marqués T O [texte original], impossible de savoir où localiser cette origine.

Il est néanmoins très possible que les épisodes les plus longs qui figurent dans les dossiers (comme l'Epicerie, Une Paroisse troublée, Ce mercredi-là) aient été déjà composés lors de la signature du 1^{er} contrat, et qu'ils constituent des vestiges importants du 1^{er} état. Ce sont les plus neufs du point de vue des motifs et du contenu, mettant en scène des personnages jusqu'ici inconnus de nous. Il n'en est jamais question, quand il s'agit d'amputer la version 7. En revanche, l'auteur en parle comme de textes rédigés que ses interlocuteurs n'ont pas encore vus. « Le rêve de Graew, dans Mr Amer, annonce : Patricia Graew, évoquée dans *Abel* (autre partie que vous avez supprimée) — et qui réapparaissait dans *Une Paroisse troublée* — (mais ceci, ni Jean Blanzat ni vous ne l'avez eu sous les yeux) ». Ou bien : « Troisièmement, *Ce mercredi-là*, dont Bernard

Privat avait lu les premières parties et les avait trouvées très bonnes» (à Blanzat et Privat, le 24.10.52). J'ajouterai ceci.

Le plus volumineux de ces manuscrits comporte quelque 850 pages. Si le début manque, il est, par ailleurs, exceptionnellement complet (les trous représentent trois ou quatre pages) et déjà très composé — sur le mode polyphonique que nous connaissons. Parmi les motifs importants :

L'Epicerie. C'est la haine que l'épicière et le boucher son protégé (une fois de plus, des gens venus d'ailleurs ; l'épicière et les Hurlot apparaissant devant l'épicerie qu'ils comptent reprendre, ce sont les Graew arrêtés devant le portail des Alérac) portent à une famille que tout le pays honore, mais qui ne paie pas ses factures. Ils ont imaginé de se faire rembourser en nature : Carolle donnerait des leçons de piano aux deux fillettes du boucher. Le refus de celle-ci a redoublé une haine qui va s'assouvir ingénieusement : l'épicière invente de multicopier, et de répandre dans le pays, les mémoires que les Alérac ont laissés impayés.

Une Paroisse troublée. C'est au lendemain de la mort d'Alexandrine. Etant donné la situation particulière de la jeune défunte, quelle sorte de fleurs convient-il d'envoyer : des fleurs blanches (qu'elle ne méritait plus) ou des fleurs discrètement colorées ? Et il y a désormais deux « fiancés » à conquérir : Bertrand de la Tour et Guillaume Alérac ; ce dernier « devra » se remarier maintenant qu'il a la charge d'élever Carolle. D'où l'effervescence chez les jeunes femmes (célibataires ou veuves) et chez les mères de famille.

Selon un projet typique de Monique Saint-Hélier, ce chapitre fait partie d'une tresse organisant trois réunions dans la même église. La plus ancienne, à la mort d'Alexandrine. La seconde se situe des années plus tard : Jérôme Balagny a décidé d'aller écouter un prédicateur cher à Taby ; c'est à cette occasion qu'il aperçoit Carolle pour la première fois. — De cette deuxième réunion Monique Saint-Hélier a tiré une nouvelle, « Les Joueurs de harpe », parue dans l'*Illustré* (22.1.53). La troisième a lieu le fameux jeudi : c'est l'enterrement conjoint d'Alice Nicolet et de Macha, mortes l'une et l'autre le soir du bal. « Tous les personnages du livre se retrouvent à l'église, qui les aura ainsi réunis trois fois à des âges différents au cours du récit » (note tirée d'un Carnet).

L'évocation du drame des Alérac trouve dans ce chapitre une amplification majeure, grâce à Noémi Morédan, qui n'est (dans les romans publiés) qu'une assez pâle figurante. Les sœurs Morédan habitent la maison qui domine les Carrières. Noémi a passé des heures à observer, parfois à la jumelle, la vie secrète de ce lieu écarté, favorable aux amours clandestines des Alérac (Ishbell, Guillaume,

Jasper, Alexandrine). Une nuit, elle y a secouru la malheureuse Alex, qui doit annoncer à Bertrand qu'elle attend un enfant et qui erre, désesparée, dans la forêt. Des mois plus tard, Noémi a surpris le manège de Sisy, s'activant, dans le secret des Carrières, à rassembler les fleurs blanches qu'elle a achetées pour l'enterrement. Or, ce jour-là, ignorant tout du drame mais fidèle à un rendez-vous fixé, l'Espagnol est revenu aux Carrières [ce retour est mentionné aux dernières lignes de *L'Arrosoir rouge*]. D'où une longue scène, à la fois très dramatique et allusive, fuyante, — nous connaissons les narrations remémoratives de Monique Saint-Hélier. Gottlieb tente de tuer le responsable du malheur, comme il avait déjà essayé de le faire du vivant d'Alex. Nous avons là un exemple typique de ces «concordances» pour lesquelles l'auteur avait un goût un peu ingénue.

Comment se présente cette longue narration, qui suffirait à faire un fort volume ? Il s'agit certainement d'une version déjà très travaillée. Le manuscrit, à l'exception de deux brefs épisodes (dont celui qui a donné naissance aux « Joueurs de harpe ») ne comporte presque pas de retouches. Compte tenu des habitudes de l'auteur, qui gardait en réserve un double dactylographié des textes en travail, je verrais volontiers, dans ces 850 pages, un grand pan du manuscrit tel qu'il existait en 1945. C'est bien sous cette forme ample et cursive que Monique Saint-Hélier concevait sa création, avant de se heurter aux contraintes d'un éditeur. « Ces longs repos romanesques, ces actions diverses, toutes engagées au présent et dans le présent, — actions brusquement resserrées et comme freinées par une montée de souvenirs qui rejettent ce présent dans les lacs du passé, à d'autres stades de la vie des personnages, ou au contraire brisant ce présent pour le jeter à un avenir qui déjà s'avance et va si vite le transformer en passé, c'est-à-dire en souvenirs. Tout cela lié et vivant et flâneur et bousculé, et même très « *facile* » — comme certains jours de notre vie » (le 24.10.52, à Jean Blanzat et à Bernard Privat).

Y a-t-il davantage d'espoir de reconstituer la version réduite, ou version no 7 ? La lettre de Blaise Briod à Jean Blanzat, du 23.2.53, nous apprend que « pour cette version VII, Monique n'a pas de double ». Ajoutons ceci.

Le samedi saint 1952, l'auteur indique avoir envoyé à Privat « Jérôme Balagny complet ». Mais, en septembre ou octobre de la même année⁴, elle lui écrit : « Il me reste à vous envoyer :

V Le Réveil de Balagny
L'Aquarium (bonheur du bain)
Le petit déjeuner

120 pages, elles sont lues, relues... et bonnes».

Une fois de plus, il y a eu au moins deux états successifs, l'un considéré comme définitif au printemps 1952, l'autre qu'elle mettait au net l'automne suivant. Or, que représentent, à cet égard, les dossiers que nous avons, intitulés «Réveil de Balagny» ou «l'Aquarium»? Est-ce l'état 1 ou l'état 2?

Tout comme la version originale, la version 7 n'a sans doute jamais existé comme un texte arrêté. Dans ce *Work in progress* tout était toujours déjà là et encore à faire.

Il faut donc considérer l'ensemble des dossiers comme un immense chantier, dont les lieux — des plus anciens aux plus récents — ne sont guère datables de façon précise, et dont l'état d'avancement est incertain. Où sont conservées sans doute quantité de pages du premier état; où subsistent maintes traces du travail de réécriture qui a abouti à la version 7; mais où figurent aussi des pages récentes, écrites ou retravaillées après la crise de l'automne 1952.

Mais que cette masse constitue l'*inédit* de Monique Saint-Hélier: ce qui était encore à mettre au net et à donner à l'éditeur, ne fait pour moi aucun doute. Des romans publiés, presque aucune trace ne subsiste dans les dossiers. Ce que l'auteur avait gardé de son travail pendant tant d'années, c'est bien ce dont elle avait besoin pour continuer la *Chronique du Martin-pêcheur*, pour mettre au net *Agar* et les volumes suivants. «Il reste encore environ 3000 pages à faire passer en volumes, à recomposer pour 'faire passer' ce morcellement», écrivait Blaise Briod en février 1955.

Je vois dès lors, dans les dossiers, un double apport et un double intérêt.

D'une part la possibilité d'entrevoir ce que (dès 1936 ou progressivement; avant le premier grand travail de refonte ou parallèlement à lui) Monique Saint-Hélier avait conçu et élaboré: un vaste ensemble minutieusement agencé, dont les deux romans publiés ne sont que des parties. Nous pouvons désormais rêver à ce qu'aurait pu devenir soit l'histoire des morts Alérac et des morts Balagny, soit le futur de Carolle, de Catherine, de Jérôme, de Lopez. Le monde Alérac et le monde Balagny s'enrichissant ainsi à la fois vers l'amont et vers l'aval. Et s'ajustant de mieux en mieux l'un à l'autre, dans un tissu de plus en plus serré, par un jeu de rencontres, de recoupements et de miroirs.

D'autre part, la mise en place d'une «histoire» qui tendait à se faire de moins en moins lacunaire ou allusive; je songe à ces apports (souvenirs de Noémi ou de Taby) qui seraient venus enrichir notre vision, améliorer notre compréhension de drames que

nous connaissons déjà, en particulier ceux d'Ishbell, d'Alexandrine et de Gwen Balagny.

Mais, on le voit, la publication éventuelle d'inédits de Monique Saint-Hélier pose des problèmes redoutables. Le chercheur respectueux osera-t-il jamais faire davantage que raconter ce qu'il y a dans le fonds ?

*Jean-Luc Seylaz
Lausanne*

NOTES

- 1 Lettre de Blaise Briod à Maurice Zermatten du 30 mars 1955. Maurice Zermatten, grand admirateur de l'œuvre, s'était fait, auprès du jury dont il était membre, le champion de *L'Arrosoir rouge*, pour le prix Veillon 1955. Hélas sans succès. Après la mort de Monique Saint-Hélier, Maurice Zermatten suggéra à Blaise Briod de préparer (avec l'aide de *Pro Helvetia*) la publication d'inédits. Dans la lettre précitée, Blaise Briod répond longuement, évoquant la méthode de travail de la romancière, l'état des manuscrits et les problèmes que poserait une publication posthume. Je remercie M. Zermatten de m'avoir autorisé à reproduire des extraits de cette lettre.
- 2 Une grande partie des archives Grasset a disparu. Celles de l'auteur sont incomplètes. Nous ne possédons qu'une partie de la correspondance échangée entre l'auteur (ou son mari) et les collaborateurs de Grasset, Jean Blanzat et Bernard Privat. A part un fragment de lettre à Lucien Schwob, publié dans l'*Hommage à Monique Saint-Hélier* paru à la Baconnière en 1956, et la lettre décrite en note 1), les documents que je cite proviennent du fonds.
- 3 Les «A paraître» figurant en tête du *Martin-pêcheur* vont déjà bien au-delà d'*Agar*: Christie, Lopez (est-ce un autre titre pour le Caballero?), Une Paroisse troublée et Les Cloches de juin (ce qui pourrait être un nouveau titre pour le dossier intitulé l'Eglise).
- 4 La lettre, non datée, porte l'indication «mardi». Son contenu permet de la placer entre les lettres citées du 27.9. et du 22.10.52.

